

## CHAPITRE 11

### Le Jésus de l'Église

L'histoire ne sait donc rien de Jésus. L'Église en saurait-elle davantage ? Non, car l'Église ne s'est pas intéressée à l'homme. Les sources dont nous disposons montrent que très tôt, elle a délaissé le personnage, son action et son discours pour traiter dogmatiquement de la question de la nature du Christ. Elle ne s'est pas attachée à réaliser le projet de Jésus, mais à interpréter sur un plan théologique l'événement de sa résurrection. Paul a immédiatement montré le chemin : ce Jésus dont il ne sait rien ne l'intéresse qu'en tant que Christ ressuscité. Sans cette résurrection, Jésus ne serait qu'un simple philosophe, un prédicateur ou un prophète comme on en vit tant à l'époque dans cette région.

Il faut bien insister sur le fait que ce désintérêt pour le personnage date des débuts mêmes du christianisme. Les premiers auteurs, qu'il s'agisse de Paul, de Clément de Rome ou de Marcion, n'évoquent pas l'histoire d'un homme et ne montrent aucune curiosité à son sujet. Ils ne s'intéressent pas à sa biographie, ni à sa naissance, à ce que fut sa vie, ni même à ses paroles. Ils ne se réfèrent pas à ses actions ou à son enseignement. Ils ne cherchent pas à réaliser le projet initié par leur maître, le Palestinien Jésus. Ils ne s'intéressent plus qu'à cette notion nouvelle d'un sauveur et rédempteur qu'ils appellent Christ.

#### **Christologie : les premiers pas**

Si l'Église ne s'est pas questionnée sur l'existence réelle de Jésus, il nous est difficile d'estimer si c'est parce qu'elle était pour elle évidente ou parce qu'elle ne présentait pas à l'époque l'intérêt que nous lui trouvons aujourd'hui. Nous avons d'ailleurs de ces aspects historiques une vision troublée par que l'on

pourrait appeler une sorte de « Romano-centrisme » qui nous est inspirée par les papes de la Renaissance et la montée progressive de l'influence du Vatican. Mais si Rome a fini par hériter de la part la plus importante du christianisme, c'est tardivement et pour des raisons géopolitiques liées à la poussée de l'occident, car il ne s'y est produit aucun événement important relatif à la construction du christianisme. La construction des dogmes chrétiens s'est effectuée sous le règne de l'Église byzantine. C'est à Constantinople, à Nicée, à Éphèse, à Calcédoine et en Cappadoce, c'est-à-dire sur le territoire de l'actuelle Turquie, que le dogme chrétien s'est progressivement élaboré. Grands mystiques, les Byzantins considéraient que le Christ, sa mère, les apôtres ou les différents saints étaient des personnages de leur vie quotidienne. La foule pouvait s'enflammer et une émeute survenir dans une échoppe ou sur un marché, au prétexte d'une simple discussion sur la relation entre le Fils et le Saint-Esprit.

Dans ce monde byzantin, l'homme clé du christianisme fut sans nul doute l'empereur Constantin le Grand<sup>1</sup> qui le fit reconnaître comme religion licite dans l'Empire romain par l'édit de Milan en avril 313. Cette influence a concerné tout l'empire. Dans la ville de Rome même, on doit à Constantin l'édification des basiliques Saint-Jean-de-Latran, Saint-Paul-hors-les-murs, Saint-Sébastien, et surtout Saint-Pierre sur la colline du Vatican. Sur le plan de son fonctionnement, l'Église doit aussi et surtout à Constantin l'invention du concile général œcuménique.

La meilleure preuve dont nous disposons que le christianisme n'a pas Jésus pour auteur est la simple constatation que sa construction a été très longue. Presque trois siècles séparent la mort de Jésus du temps de Constantin. Et trois nouveaux siècles seront encore nécessaires avant que la christologie soit stabilisée. Il a fallu attendre la période du christianisme triomphant des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles pour déterminer seulement la *nature* de Jésus-Christ. Contrairement à ce que nous pourrions croire, l'idée d'un Jésus homme et Dieu à la fois n'était absolument pas celle des premiers chrétiens. Plusieurs siècles ont été nécessaires pour que cette notion émerge, s'affine et qu'on puisse seulement déterminer dans quelle mesure Jésus avait été un homme ou plutôt un Dieu. On peut retrouver dans les évangiles des versets qui peuvent alimenter les deux conceptions. Dans les évangiles synoptiques, le fils de l'homme est envoyé par son Père, « ainsi que l'avaient annoncé les prophètes ». Selon Matthieu :

---

<sup>1</sup> Canonisé pour services rendus, quoique meurtrier avéré de l'essentiel de sa famille, et baptisé sur son lit de mort par un évêque arien hérétique, Eusèbe de Nicomédie.

Voici mon serviteur que j'ai choisi, dit l'Éternel. Mt 12,18, citant Es 42,1

Luc fait dire à Jésus :

Pourquoi m'appellez-vous bon ? Il n'y a que Dieu qui soit bon. Lc, 18,19

Les synoptiques nous placent en présence d'un Jésus très homme et très juif. L'évangile de Jean nous présente une approche plus philosophique en démarrant en trombe dans la métaphysique du *logos* de Philon : au commencement était le Verbe<sup>2</sup>, la Parole, en quelque sorte la forme agissante de Dieu. Pour Jean, le Jésus dont on va par la suite conter les aventures terrestres d'un moment n'est pas un Galiléen qui se cherche, découvre sa vocation au contact du Baptiste et s'engage alors dans un parcours personnel. Non, il est déjà Dieu depuis le commencement des temps. Il n'est pas né de la vierge Marie, il est incarné.

Un tel discours ne semble pas issu d'un environnement juif. L'Ancien Testament nous montre Dieu qui agit directement lors de la création du monde, puis qui intervient par l'intermédiaire de ses anges et enfin, qui inspire des prophètes. Selon le discours chrétien, il envoie désormais son propre fils flanqué de l'Esprit saint. Dans le monde juif qui proclame en tout premier lieu l'unicité de dieu, un tel discours est absurde en plus que d'être scandaleux.

Homme ? Verbe ? Fils de Dieu ? Paul instruit les Corinthiens :

Car la mort est venue d'un homme et la résurrection des morts doit venir par un homme  
1 Co 15,21 et Ro 5,12

Mais on trouve aussi :

Il n'y a qu'un seul Dieu qui est le père, de qui toutes les choses procèdent, et il n'y a qu'un seul seigneur, appelé Jésus Christ, par qui toutes choses ont été faites.  
Co 1,16 et parallèles : Ro 11,36 et Jn 1,3

Que d'incertitudes à quelques paragraphes de distance, pour qu'il faille ainsi que le vocabulaire vienne à la rescousse en brouillant les cartes : Seigneur, père, Christ...

Que le Dieu de Notre Seigneur Jésus-Christ vous donne l'esprit de sagesse.  
Ep 1,17

---

<sup>2</sup> Boismard considère que « selon l'hymne primitive, qui reprenait les spéculations de Philon d'Alexandrie, le Logos avait été créé par Dieu et n'était donc pas Dieu ». M.-É. Boismard — À l'aube du christianisme — éd. Cerf

Pour Paul s'adressant aux Éphésiens, Jésus-Christ n'est visiblement pas Dieu lui-même. Qu'importe ce qui est écrit : le lecteur aura simplement bien lu mais mal interprété. On pourrait lister ces versets contradictoires sur des pages entières. Ce matériau obscur va ouvrir la voie à de nombreuses polémiques. Si les écrits avaient été clairs dès le début, l'orthodoxie n'aurait pas mis plusieurs siècles à émerger d'une foule de déviances.

## Les premiers conciles

Les Actes des Apôtres racontent qu'immédiatement après l'Ascension de Jésus, un petit groupe composé de Pierre, Jean, Jacques, André, Philippe, Thomas, Barthélemy, Matthieu, Jacques fils d'Alphée, Simon le Zélote, Jude fils de Jacques, ainsi que de quelques femmes, dont Marie la mère de Jésus, s'est réuni à Jérusalem dans la « chambre haute ». Il semble que Jésus et ses partisans aient disposé d'une sorte de quartier général, peut-être même d'un embryon d'Église. Et *en ces jours-là*, Pierre réunit ce qui est considéré comme le premier concile, sous la forme d'une assemblée plus large, regroupant cent vingt personnes, avec pour ordre du jour de trouver un successeur à Judas. Il était essentiel à cette époque que soit préservé le nombre de douze disciples destinés à juger les douze tribus d'Israël<sup>3</sup>. Deux candidats se présentèrent : on consulta Dieu lui-même et le sort désigna Matthias. Par la suite, trois autres conciles décidèrent de la nomination de sept diacres, exemptèrent les Gentils de la nécessité de passer par la synagogue se faire circoncire, pour revenir ensuite sur cette décision. On mentionne un cinquième concile en 56 à Antioche, qui aurait promulgué le Symbole des Apôtres. D'autres disent qu'il n'y eut pas plus de concile que de symbole et que ce texte, déclaré apocryphe à la fin du Ve siècle par Gélase, évêque de Rome, fut inventé au cours du IIIe siècle pour les besoins de l'orthodoxie qui s'élaborait déjà.

Les Actes des apôtres nous présentent donc une Église qui très vite s'organise. À cette fin, un verset propre à l'évangile de Matthieu s'est avéré bien utile :

*Quand vous serez réunis en mon nom, fait dire Mathieu à Jésus, je serai au milieu de vous.*  
Mt 18,20

Belle trouvaille : il suffit de se réunir au nom du Fils de Dieu pour que l'illumination se produise. Cela n'explique pas la cacophonie des conciles et les

---

<sup>3</sup> Cette idée n'a pas résisté au non-retour de Jésus et au non-avènement du royaume de Dieu. Au lieu de cela, on inventa la notion de succession apostolique en intercalant entre les apôtres et les Pères de l'Église des Pères apostoliques à l'historicité douteuse et aux écrits peu convaincants.

divergences exprimées au sein d'un même concile. Sans doute faut-il comprendre que les débats restent libres, mais que le Saint-Esprit garantit les conclusions. On pourra s'étonner alors des revirements d'un concile à l'autre. Lors de ces assemblées, les questions se tranchaient par un vote à la majorité, ce qui est chose essentiellement humaine. Comme c'était prévisible, chacun chercha donc à réunir le plus grand nombre de partisans et cela suffit à chaque fois. Quoiqu'en disent nos Églises, on a peine à se figurer que le Saint-Esprit de Dieu ait jamais présidé en de telles circonstances. Les conciles avaient pour objet de trancher les grandes questions : déterminer la bonne date pour la Pâque ou décider s'il convient de rebaptiser les hérétiques. On pouvait aussi condamner un homme ou une idée. Paul de Samosate, évêque d'Antioche en 260, niait<sup>4</sup> la divinité de Jésus. Les chrétiens firent appel à l'empereur pour trancher cette question de dogme. Aurélien dont le plus mince souci était la divinité de Jésus, mais qui se souciait de ne pas perdre Antioche, écouta les récriminations et montra sa bienveillance en confirmant la déposition prononcée par les prélats.

## **Les grands conciles christologiques**

Tout au long d'une période qui s'étend sur plusieurs siècles, des assemblées d'évêques furent convoquées pour déterminer et affiner la nature de Jésus-Christ. Le fait qu'au début du IV<sup>e</sup> siècle le christianisme soit devenu religion licite dans l'empire impliquait certaines responsabilités. La doctrine devait se stabiliser, car de nombreuses déviations faisaient courir des risques importants. C'est pour faire cesser les troubles portant sur la nature de Jésus que l'empereur Constantin lui-même décida de convoquer les évêques pour les sommer de se mettre d'accord à l'occasion d'un concile général et non plus de conciles locaux qui se condamnaient les uns les autres. Il faut donc bien insister sur le fait que les quatre premiers conciles destinés à élaborer les dogmes les plus fondamentaux de l'Église ont été convoqués par l'empereur.

Le premier concile œcuménique se tint à **Nicée**, dans le palais impérial, du 20 mai au 19 juin 325. Présidé par l'empereur Constantin en personne, il avait pour objet est de mettre fin à la querelle d'Arius d'Alexandrie qui prétendait que le Fils n'était pas de la même substance que le Père. Cette acception comportait de multiples conséquences directes et indirectes. Arius suivait une tradition que nous avons vue clairement explicitée chez Paul. Cette thèse rassemblait de

---

<sup>4</sup> Oui : en 260, on était encore à une époque où la divinité de Jésus pouvait être contestée par un évêque, ce qui en dit long sur le processus d'élaboration de l'orthodoxie.

nombreux adeptes à Alexandrie, important centre chrétien. Le résultat du concile fut la condamnation d'Arius et le « symbole des apôtres » :

*Nous croyons en un Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et en un Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, unique engendré du Père, c'est-à-dire de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de la lumière, vrai Dieu du vrai Dieu, engendré, non créé, consubstantiel (omoousios) au Père, par qui tout a été fait, ce qui est dans le ciel et ce qui est sur la terre ; qui, pour nous, les hommes, et pour notre salut, est descendu, s'est incarné, s'est fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux et viendra juger les vivants et les morts, et en l'Esprit saint. Pour ceux qui disent : « Il fut un temps où il n'était pas » et : « Avant de naître, il n'était pas » et : « Il a été créé du néant », ou qui déclarent que le Fils de Dieu est d'une autre substance (upostasis) ou d'une autre essence (ousia), ou qu'il est soumis au changement ou à l'altération, l'Église catholique et apostolique les anathémise.*

Face à ce symbole de Nicée, citons celui de son concurrent, Athanase :

*Quiconque veut être sauvé doit, avant tout, tenir la foi catholique : s'il ne la garde pas entière et pure, il périra sans aucun doute pour l'éternité. Voici la foi catholique : nous vénérons un Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'Unité, sans confondre les Personnes ni diviser la substance : autre est en effet la Personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit ; mais une est la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, égale la gloire, coéternelle la majesté. Comme est le Père, tel est le Fils, tel est aussi le Saint-Esprit. Incréé est le Père, incréé le Fils, incréé le Saint-Esprit ; infini est le Père, infini le Fils, infini le Saint-Esprit ; éternel est le Père, éternel le Fils, éternel le Saint-Esprit ; et cependant, ils ne sont pas trois éternels, mais un éternel ; tout comme ils ne sont pas trois incréés, ni trois infinis, mais un incréé et un infini. De même, tout-puissant est le Père, tout-puissant le Fils, tout-puissant le Saint-Esprit ; et cependant ils ne sont pas trois tout-puissants, mais un tout-puissant. Ainsi le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu ; et cependant ils ne sont pas trois Dieux, mais un Dieu. Ainsi le Père est Seigneur, le Fils est Seigneur, le Saint-Esprit est Seigneur ; et cependant ils ne sont pas trois Seigneurs, mais un Seigneur ; car, de même que la vérité chrétienne nous oblige à confesser que chacune des personnes en particulier est Dieu et Seigneur, de même la religion catholique nous interdit de dire qu'il y a trois Dieux ou trois Seigneurs. Le Père n'a été fait par personne et il n'est ni créé ni engendré ; le Fils n'est issu que du Père, il n'est ni fait, ni créé, mais engendré ; le Saint-Esprit vient du Père et du Fils, il n'est ni fait, ni créé, ni engendré, mais il procède. Il n'y a donc qu'un Père, non pas trois Pères ; un Fils, non pas trois Fils ; un Saint-Esprit, non pas trois Saint-Esprit. Et dans cette Trinité il n'est rien qui ne soit avant ou après, rien qui ne soit plus grand ou plus petit, mais les Personnes sont toutes trois également éternelles et semblablement égales. Si bien qu'en tout, comme on l'a déjà dit plus haut, on doit vénérer, et l'Unité dans la Trinité, et la*

*Trinité dans l'Unité. Qui donc veut être sauvé, qu'il croie cela de la Trinité. Mais il est nécessaire au salut éternel de croire fidèlement aussi à l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ. Voici la foi orthodoxe : nous croyons et nous confessons que notre Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, est Dieu et homme. Il est Dieu, de la substance du Père, engendré avant les siècles, et il est homme, de la substance de sa mère, né dans le temps ; Dieu parfait, homme parfait composé d'une âme raisonnable et de chair humaine, égal au Père selon la divinité, inférieur au Père selon l'humanité. Bien qu'il soit Dieu et homme, il n'y a pas cependant deux Christs, mais un Christ ; un, non parce que la divinité a été transformée en la chair, mais parce que l'humanité a été assumée en Dieu ; un absolument, non par un mélange de substance, mais par l'unité de la personne. Car, de même que l'âme raisonnable et le corps font un homme, de même Dieu et l'homme font un Christ. Il a souffert pour notre salut, il est descendu aux enfers, le troisième jour il est ressuscité des morts, il est monté aux cieux, il siège à la droite du Père, d'où il viendra juger les vivants et les morts. À sa venue, tous les hommes ressusciteront avec leurs corps et rendront compte de leurs propres actes : ceux qui ont bien agi iront dans la vie éternelle, ceux qui ont mal agi, au feu éternel. Telle est la foi catholique : si quelqu'un n'y croit pas fidèlement et fermement, il ne pourra être sauvé.*

Les plus anciens manuscrits de ce symbole remontent aux VIIIe et IXe siècles. Un psautier de Cambridge, du IXe siècle, l'attribue à saint Athanase, mais il s'agirait plutôt d'un parrainage moral. Dans ce domaine aussi, la question de l'existence et la fiabilité des sources est délicate. On notera dans ces textes un contenu assez long, mais aussi des silences. Que nous apprennent-ils sur Jésus ? Une fois de plus, rien qui soit de nature historique, juste de la pure spéculation théologique. La simple lecture de ces textes nous démontre si besoin était que la réalité d'un Jésus palestinien, de même que son discours, ses aventures et son projet sont alors la dernière préoccupation de l'Église.

Le deuxième concile fut convoqué en 381 à **Constantinople**. Loin d'avoir disparu après Nicée, l'arianisme dominait dans une grande partie de l'empire. L'assemblée réaffirma les conclusions de Nicée, mais insista aussi sur la troisième personne de la Trinité, l'Esprit saint, en la proclamant égale en divinité avec le Père et le Fils. Le symbole des apôtres élaboré à Nicée fut alors complété en *credo*. Il intégrait une référence à la Vierge Marie qui avait été oubliée cinquante ans auparavant. Citons le symbole d'Épiphane de Salamine (374) qui contient l'essentiel du message :

*Nous croyons en un Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et en un Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, unique engendré de Dieu le père, c'est-à-dire de la substance du Père ; Dieu de Dieu, lumière de la*

*lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré non créé, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre, les choses visibles et invisibles ; qui, pour nous, les hommes, et pour notre salut, est descendu et s'est incarné, c'est-à-dire a été engendré parfaitement de la sainte Marie, la toujours vierge, par le Saint-Esprit ; qui s'est fait homme, c'est-à-dire a pris la nature humaine parfaite, âme, corps et esprit et tout ce qui est de l'homme, sauf le péché, sans venir d'une semence d'homme ni habiter dans l'homme, mais il s'est formé pour lui-même une chair, pour réaliser une sainte unité ; non pas à la manière dont il avait inspiré les prophètes, dont il avait parlé et agi en eux ; mais en se faisant parfaitement homme (« le Verbe s'est fait chair », il n'a subi aucun changement ni n'a transformé sa divinité en une nature d'homme), mais il a uni cette nature à sa sainte et parfaite divinité ! (Car un est le Seigneur Jésus-Christ, et non pas deux ; le même est Dieu, le même, Seigneur, le même, roi) ; le même, qui a souffert dans la chair, est ressuscité, est monté aux cieux avec son corps, siège dans la gloire à la droite du Père, viendra en gloire avec son corps juger les vivants et les morts ; son règne n'aura pas de fin, et au Saint-Esprit qui a parlé dans la loi, a prêché par les prophètes, est descendu au Jourdain, a parlé dans les Apôtres et habite dans les saints ; ainsi croyons-nous en lui : il est l'Esprit consolateur, increé, procédant du Père et recevant du Fils. Nous croyons en une Église, catholique et apostolique, et en un baptême de pénitence ; en la résurrection des morts et en un juste jugement des corps et des âmes ; dans le Royaume des cieux et dans la vie éternelle. Pour ceux qui disent qu'il fut un temps où le Fils ou le Saint-Esprit n'étaient pas, ou qu'ils ont été créés du néant, ou qu'ils sont d'une autre substance ou d'une autre essence ; ou ceux qui déclarent que le Fils de Dieu ou le Saint-Esprit sont soumis au changement ou à l'altération, ceux-là, l'Église catholique et apostolique, notre mère et la vôtre, les anathémise. Nous anathémisons également ceux qui ne confessent pas la résurrection des morts, et de même toutes hérésies qui ne concordent pas avec cette foi orthodoxe. »*

Le troisième concile se réunit le 22 juin 431 à **Éphèse**. Les débats portèrent à nouveau sur la personne du Christ, à la fois homme et Dieu. Avait-il à ce titre deux natures, une humaine et l'autre divine, bien distinctes, au point qu'on ne puisse légitimement qualifier Marie, non de mère du Christ, mais plutôt de mère de Dieu ? Cette controverse entre Cyrille d'Alexandrie et Nestorius tourna à l'avantage du premier : il fut ainsi admis que le Christ avait bien deux natures, l'une divine et l'autre humaine, mais qu'elles étaient unies et qu'il était donc légitime de qualifier Marie de *theotokos*, mère de Dieu. Loin de clore la controverse, cette décision compliqua les choses en ce sens qu'il est difficile de qualifier de mère d'un Dieu créateur et éternel, une femme, créature humaine.

Le quatrième concile fut réuni en octobre 451 à **Chalcédoine** pour mettre fin à l'hérésie d'un vieil archimandrite du nom d'Eutychès, qui allait plus loin que le concile d'Éphèse en affirmant que les deux natures du Christ étaient tellement confondues qu'on n'en distinguait en fait plus qu'une seule, la divine. Cette doctrine, dite monophysite fut également condamnée, l'Église souhaitant préserver un meilleur équilibre entre les deux notions. Le Christ fut donc déclaré « unique en deux natures » : parfaitement Dieu et parfaitement homme<sup>5</sup>. Les Églises qui refusaient cette décision se séparèrent, notamment l'Église arménienne. C'était gênant dans la mesure où l'Arménie est le premier pays à avoir accepté officiellement le christianisme. On considère que c'est à partir de ce concile que le christianisme est construit, soit au milieu du Ve siècle.

Le cinquième concile se réunit à **Constantinople** en 553, et confirma l'union hypostatique entre les deux natures du Christ.

Un sixième concile se réunit en 680-681 à **Constantinople**, toujours sur la question de la double nature du Christ. Les monophysites n'avaient pas baissé les bras et affirmaient que si l'on peut considérer deux natures, il faut néanmoins affirmer qu'il n'y a qu'une seule énergie et donc une seule volonté. Cette doctrine, qualifiée de monothélisme, avait la faveur de Rome, mais elle fut rejetée, et avec ce refus, le pape Honorius fut condamné.

Le septième concile fut convoqué en 787 à **Nicée** pour traiter de la délicate question des images pieuses. La querelle iconoclaste exaspérait alors les oppositions entre Rome et Constantinople. C'est avec Nicée II que se termine la liste des conciles œcuméniques pour les orthodoxes.

Si les débuts du christianisme avaient été jusqu'alors complètement dominés par l'orient, l'essor de l'Empire romain d'occident de Charlemagne allait changer politiquement la donne et favoriser Rome et ses papes face à Constantinople. Trois siècles et demi s'étaient alors passés depuis Calcédoine et le centre de gravité de l'empire finit par basculer du côté occidental.

Une ultime querelle christologique, à propos du *filioque*<sup>6</sup>, consacra la rupture entre les Églises orthodoxes d'orient et l'Église catholique d'occident. Mais loin des affaires de dogme, c'est surtout la volonté de domination de Rome et la prééminence affirmée de son pape qui était refusée par les églises d'orient :

---

<sup>5</sup> Avec tous les attributs d'un homme, sauf le péché. C'était oublier les grands-parents paternels.

<sup>6</sup> Cette notion sera développée dans le chapitre consacré au Christ

| *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. (Mt 16,18)*

Ce verset de Matthieu qui n'a pas de parallèle dans les autres évangiles est considéré par Rome comme l'affirmation de sa primauté et l'attribution de l'autorité sur toute l'Église au premier évêque de Rome, mais aussi à tous ses successeurs. Jamais l'Église n'avait fonctionné ainsi et on comprend que les évêques et autres métropolitains de tous les coins de l'empire aient refusé cette interprétation abusive<sup>7</sup>. C'est ainsi que les relations entre les églises orientales et Rome n'ont cessé de se dégrader, jusqu'au grand schisme de 1054.

On voit donc au travers de ses différents conciles œcuméniques que jamais l'Église n'a fondamentalement travaillé sur la réalité de l'homme Jésus et sur son discours. Aurait-elle entrepris de développer le message du Jésus des évangiles qu'il lui aurait fallu revenir à un judaïsme humaniste et réfléchi, plus proche de l'esprit que de la lettre comme le clamait justement Jésus. Mais c'était bien éloigné de ses préoccupations puisque, dès l'époque de Paul, un virage avait été pris avec la création progressive d'une nouvelle religion et une rupture entre le monde juif et les pagano-chrétiens, les circoncis et les incirconcis, ceux qui vivent sous la loi et ceux qui vivent leur foi dans le Christ ressuscité.

Une religion s'est donc bien créée à partir de l'événement Jésus, mais pas par Jésus ni à partir de Jésus. Elle s'est développée selon sa propre logique. On se demande avec intérêt ce que penserait le Galiléen Jésus en feuilletant un catéchisme moderne de l'Église catholique. Et quelle religion il adopterait s'il revenait parmi nous.

---

<sup>7</sup> Cette prééminence perpétuelle de l'évêque de Rome est aussi rejetée par les protestants.